

België - Belgique

P.B. - P.P.

Gent X

3/1751

Afgiftkantoor Gent X
ISSN=1370-5814

P 602489

Don Bosco Nord-Sud

FAIRE ROUTE ENSEMBLE 2



DMOSCOMIDE

DEUXIÈME TRIMESTRE 2011 | Revue trimestrielle: Année 19, nr 2

DMOS-COMIDE devient
VIA Don Bosco

VIA
Don Bosco



Dans ce numéro de Faire Route Ensemble :

3 ORIENTATION Éducation

Bernard, 11 ans, raconte sa vie à Nairobi, capitale du Kenya.

6 SUD Mesurer, c'est savoir

Chaque année, nous recevons d'importantes sommes d'argent grâce à votre générosité. Nous montrons ici à quoi ces fonds sont consacrés, dans une totale transparence.

8 Colombie

Les pays d'Amérique latine souffrent de la violence. En 2010, ils ont subi des pluies intenses. La présence salésienne peut réduire la pauvreté en développant des projets de formation technique et professionnelle en faveur des jeunes défavorisés.

10 NORD Camp chantier Rwanda

Les jeunes du Centre de Petit Hornu et leurs accompagnateurs vont partir au Rwanda pour réaliser deux camps chantiers pendant six semaines.

12 Bénévoles

Depuis 2007, grâce à DMOS-COMIDE, une cinquantaine de personnes ont pu concrétiser leur solidarité par un engagement dans le Sud.

14 La cellule d'animation d'Ostende

15 VIA Don Bosco

(TOUT) DROIT À L'ÉCOLE ...

Chers lecteurs,

A la porte de la classe de maternelle d'une de mes filles, j'observais l'autre jour tous ces petits bouts sagement occupés à faire un puzzle, à dessiner, ou à jouer avec des blocs de construction en attendant le début de la classe.



Face à cet univers lumineux et rempli de jeux éducatifs destinés à éveiller nos enfants à toutes une série de compétences cruciales pour leur développement, j'ai vu soudain défiler dans ma tête toutes ces classes visitées en Afrique, en Asie ou en Amérique latine où des enfants du même âge grandissent dans un cadre, disons, beaucoup plus sobre ...

Où qu'ils soient, ils sont tous les mêmes: ils n'aiment pas beaucoup "travailler" et ne pensent qu'à jouer. Pour qu'un enfant accoure tout droit à l'école, il faut le captiver, le prendre là où il est: dans ses rêves, ses attentes, ses motivations. "Quand je serai grand, je serai pompier, policier, journaliste ..." Et lui donner le goût d'apprendre tout ce qui est nécessaire pour devenir un pompier, un policier, un journaliste ... fier de l'être!

C'est là tout l'art et le défi de l'enseignement.

Et là, ce n'est pas le luxe du cadre éducatif qui détermine la qualité de l'enseignement mais la qualité de l'approche humaine et pédagogique. Certes, il faut des écoles bien équipées, mais il faut aussi y développer un enseignement de qualité dispensé par des professeurs bien formés.

Car le droit des enfants à l'école doit s'accompagner de la réflexion et des moyens qui s'imposent pour leur donner l'envie d'y venir ... tout droit!

❖ Françoise Léonard,
Directrice



Mixed Sources
Produits en provenance de forêts mixtes
Produits en provenance de forêts mixtes

Outlets: 020-100-034006
www.fsc.org
N° 1975 Paris, St-Amand-les-Eaux, France

Le label FSC permet au consommateur final d'identifier les produits du bois et du papier, de façon à ce que celui-ci puisse avoir la garantie que ces produits proviennent bel et bien de forêts gérées durablement. Chaque produit est suivi par le FSC tout au long de la chaîne de transformation et de commercialisation, tant au niveau de la gestion forestière que de la chaîne commerciale. www.fsc.be

TOUT DROIT À L'ÉCOLE!



Le manque de ressources et d'enseignants qualifiés pour assurer des cours à plein.

Lorsqu'on se souvient de ses années de scolarité, on soupire souvent en pensant à tout ce temps perdu. "Enseignement obligatoire" pouvait-on lire sur l'affiche aux portes de l'école. Tant de choses semblaient tellement plus attrayantes que les bancs d'école, le tableau noir et les interminables devoirs. Pourquoi est-ce surtout les parents, les enseignants et les ministres qui insistaient pour une amélioration de l'offre et de la qualité de l'enseignement? Allons voir au Kenya.

LA VRAIE VIE

Ma scolarité dans la région gantoise s'est déroulée à deux pas du bac à sable de l'école maternelle et à portée de voix de l'école primaire. Ensuite, j'ai fait mes humanités "modernes" et me rendais à l'école à vélo, alors qu'elle était plus proche de notre maison que toutes les précédentes. J'ai surtout gardé ces trois, six et sept (!) années scolaires en mémoire parce que j'y étais de huit heures du matin à quatre heures de l'après-midi. Je n'aimais pas arriver en retard, par contre j'aimais les détours et l'étonnement que me valaient les surprises quotidiennes que je rencontrais en chemin. C'est sans doute pour cela que j'entendais parfois crier, au moment de partir "Pas de détours aujourd'hui, tu vas tout droit à l'école!" Mais pour le jeune garçon que j'étais, le trajet de la porte de la cuisine au portail de l'école était tellement plus riche en aventures que les longues heures passées assis dans les mêmes classes!

"Yeah, that's right," ricane Bernard (11 ans) avec compréhension quand je lui raconte ça à Nairobi. Nous sommes accoudés à la rambarde d'un pont, avec vue sur l'horizon de la capitale kényane. Sous nos pieds, les voitures défilent et les motos pétaradent pour sortir de la ville. Le soleil couchant offre ses plus belles couleurs. Bernard Gitonga habite quelques chemins de sable plus loin, à

"Nulle part l'écart entre vie et survie, entre riches et pauvres n'est aussi manifeste qu'ici aux abords de Nairobi."

Kibera. Nulle part l'écart entre vie et survie, entre riches et pauvres n'est aussi manifeste qu'ici aux abords de Nairobi. C'est aussi surréaliste que de voir les avions décoller au-dessus des zèbres, des girafes et autres lions du parc national au sud de Nairobi, à une dizaine de kilomètres d'ici.

Inspiré par la philosophie de Don Bosco, DMOS-COMIDE lutte contre la pauvreté dans la Sud en proposant une formation et un enseignement aux jeunes défavorisés.



Le désavantage social des groupes faibles est directement liée à un manque de connaissances, aptitudes et compétences.

"Tu seras bientôt en vacances, tu retournes au village la semaine prochaine. Tu te réjouis?" lui dis-je.

"Évidemment, quelle question! Je vais chez ma grand-mère à Kaani."

"Et tes parents vivent là aussi?"

"Non, je n'ai que ma grand-mère. Je m'occupe d'elle. Pendant les semaines d'école, je vis ici chez une tante. D'ici, je vais à l'école *Boscoboy*s."

"Hmm, ta grand-mère sera certainement contente. Et tes amis aussi." Bernard rit et me fait sentir qu'après toutes ces années, je n'ai pas encore vraiment saisi ce qu'est la vraie vie en Afrique. Ni la vie à Nairobi City, ni la vie dans l'enceinte de l'école. "Quand je suis chez ma grand-mère, c'est pour travailler. Je fabrique des bracelets pour les vendre à l'aéroport."

"Mais l'aéroport est loin d'où tu vis, non?" "Oui, mais tu vois, quand je fais des bracelets noir-jaune-rouge-vert pour des Kenyans, ils m'en donnent 60 Shillings kenyans (6 eurocents). À l'aéroport Jomo Kenyatta, je trouve toujours des *muzungu* qui pensent faire une bonne affaire en me payant 300 Shillings (3 euros). Cela me permet d'acheter de la nourriture pour ma grand-mère et moi-même."

"C'est intelligent. Tu achètes de la nourriture pour ta grand-mère? Et qui s'occupe d'elle quand tu loges chez ta tante à Nairobi?"

"Ses voisins à Kaani. Ils cuisinent une portion pour elle. Mais quand je suis en vacances, c'est à moi d'acheter de la nourriture, de cuisiner..."

VISITE AU SLUM

Trois jours plus tard, après les cours de la matinée, j'aperçois Bernard à la sortie de l'école primaire *Boscoboy*s. Il avait parlé de moi à sa tante, qui avait proposé qu'on aille lui rendre visite. Nous arrivons donc vers treize heures dans la maison en bois. Pas d'eau, pas d'électricité, mais cela ne me surprend guère car j'ai parcouru plusieurs fois les bidonvilles. Les seules images de "*Wild West*" comparables que j'ai en mémoire proviennent des quartiers de la ville nigériane de Lagos où j'ai cru entrevoir l'enfer, ou du moins le purgatoire. Les routes de Kibera symbolisent le trou à rats où s'entassent des êtres humains à qui on ne laisse aucune chance équitable. Ils luttent pour survivre, pour eux-mêmes, pour leurs enfants.

Bernard traduit le Swahili de sa tante. Je pensais maîtriser un peu le Swahili, mais mes connaissances ne suffisent absolument pas pour

suivre ce que raconte cette femme d'une trentaine d'années. Cela fait plusieurs années qu'elle vit ici avec Bernard et deux petites filles, son mari n'étant jamais revenu d'un voyage avec son camion. C'est donc ça, la vie en Afrique? Tante Bello aussi fabrique des bijoux, avec des perles en fil de pêche et en petits coquillages. Les couleurs et formes originales sont plutôt charmantes. Elle demande si je pourrais les vendre en Belgique. Je lui dis que je ne peux rien promettre, mais que je les trouve très jolis. Elle lève les sourcils, regarde par terre, fait claquer sa langue, ce que j'interprète comme "OK, une prochaine fois alors". Elle envoie Bernard chercher une boisson rafraîchissante dans le quartier et dresse la table. Les parfums annoncent le plat principal du continent africain : une sauce au poisson, des morceaux de poisson et une bouillie de manioc. "C'est bon?" "Mmh, *really*." Elle ne sait pas trop si elle doit me croire. Puis elle amène de l'eau bouillante pour une tasse de Nescafé. "Et que va faire Bernard l'an prochain lorsqu'il aura terminé ses primaires?" "*Mister*, il ira à la *Don Bosco*

////////////////////
**"Mister, il ira à la Don Bosco Boys' Town évidemment!
 Deux ans, dans n'importe quelle orientation pour ma
 part, mais au moins il aura quelque chose entre les mains."**
 //////////////////////

Boys' Town évidemment! Deux ans, dans n'importe quelle orientation pour ma part, mais au moins il aura quelque chose entre les mains." "Hey, Bernard, qu'est-ce que tu voudrais faire?" lui lance-t-elle. Il hausse les épaules. "Personnellement, j'adore

l'odeur du bois, des copeaux, raboter et scier, j'aimerais qu'il devienne menuisier," poursuit Bello, "mais son père était tailleur et je pense que ce métier le tente." Nous nous tournons vers Bernard. L'air ennuyé, il regarde la rue, à travers la porte. Les adultes parlent de nouveau de l'école. Ils ne parlent pas de football, de télévision, des filles du quartier, du cybercafé où les plus grands restent rivés à l'écran du matin au soir. Tante Bello et ce Belge parlent de l'école, alors que ce qui se passe entre la porte de la cuisine et la porte de l'école est mille fois plus intéressant.

Quand Bernard retourne en flânant jusqu'à Langata Road, où je dois prendre le bus, il a retrouvé sa bonne humeur. "J'aimerais voyager. Faire des photos, comme toi. Prendre des photos de famille ou photographier les touristes dans le Parc national. Ne serait-ce pas *great*? Ou mieux encore ... devenir journaliste! "Your correspondent in Nairobi." "C'est une bonne idée," lui dis-je en riant. Il n'est pas sot ni naïf, et rit à nouveau. "Commence par une formation pratique, chez Don Bosco par exemple. Tu trouveras ta voie, j'en suis certain." "Tu parles comme notre président, *mister* Marc, ou comme l'autre président: "Yes, you can." Nos poings droits s'entrechoquent. "Bernard, à la prochaine!" "D'accord. *Jambo*."

➡ Marc VAN LAERE

DMOS-COMIDE AU KENYA

Le Kenya compte environ 39 millions d'habitants, dont plus de 40 % ont moins de 15 ans. L'Etat a déjà fourni de nombreux efforts pour garantir le droit à l'enseignement à sa population jeune. Ainsi, l'enseignement est obligatoire de 7 à 15 ans et en 2003, le droit d'inscription a été supprimé dans les écoles primaires publiques. Les prestataires privés jouent un rôle majeur également. Plus de 10 % des enfants entre 6 et 11 ans fréquentent une école privée, par exemple. En effet, les écoles privées sont loin d'être réservées à la minorité aisée du Kenya.

Garantir un enseignement primaire universel et assurer la transition de l'enseignement primaire à l'enseignement secondaire général demeurent toutefois problématiques. Par conséquent, beaucoup de jeunes Kényans sont rapidement confrontés à la question de (la préparation au marché de) l'emploi et à la manière de gagner leur vie. Les partenaires de DMOS-COMIDE leur donnent un coup de pouce. Ils proposent des formations professionnelles et techniques à des jeunes qui vivent souvent dans des conditions très difficiles bidonvilles, camps de réfugiés, ...

le pays possède l'une des meilleures économies de l'Afrique Saharienne, certes, mais il n'y a pratiquement pas d' "emplois fixes" au Kenya. L'économie informelle (*jua kali*) représente environ un quart du marché du travail. Nos partenaires veulent rendre les jeunes mieux à même de faire face à cette réalité, entre autres via des formations en entrepreneuriat et des microcrédits pour créer leur propre emploi. Le bureau d'emploi Don Bosco s'efforce aussi de leur faciliter l'accès à l'économie formelle en proposant des services de placement et d'accompagnement de carrière. L'objectif principal reste en effet de sortir les jeunes de leurs conditions de vie précaires, et de construire un avenir plus sûr.

Dans la philosophie éducative de Don Bosco sont également des activités sociales comme faire de la musique ensemble, centrale pour aider la développement de la conscience.



DMOS-COMIDE veut donner aux jeunes défavorisés les moyens de développer leur potentiel sous-exploité et d'aiguiser leurs aptitudes sociales.

MESURER, C'EST SAVOIR

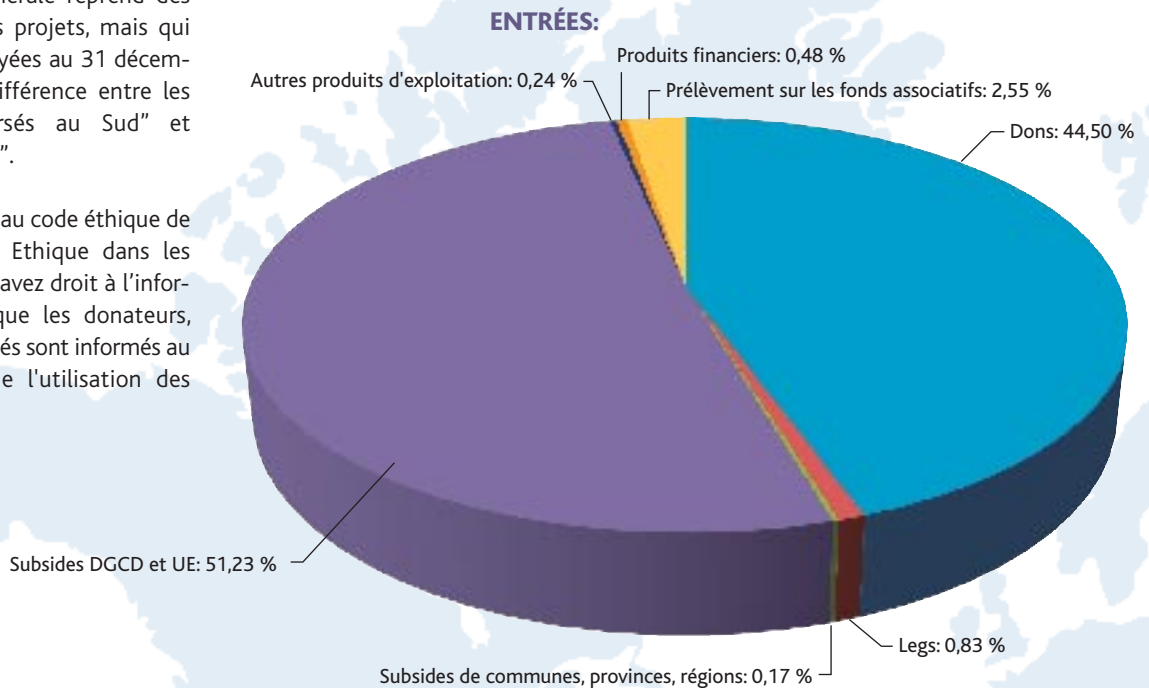
Depuis 1999, notre service de comptabilité peut produire une liste reprenant tous les montants versés au Sud. Les chiffres que vous avez sous les yeux représentent, par pays, la somme des montants versés au Sud entre le 1er janvier et le 31 décembre 2010.

Notre comptabilité générale reprend des sommes allouées à des projets, mais qui n'ont pas encore été payées au 31 décembre. Ceci explique la différence entre les postes "montants versés au Sud" et "financement de projets".

DMOS-COMIDE adhère au code éthique de l'Association pour une Ethique dans les Récoltes de Fonds. Vous avez droit à l'information. Cela signifie que les donateurs, collaborateurs et employés sont informés au moins annuellement de l'utilisation des fonds récoltés.

Pour les projets non cofinancés, 98 % des dons entrants sont versés au Sud et pour l'aide d'urgence; ce pourcentage est de 90 %; quant aux projets cofinancés par les

autorités belges ou européennes, nous ne retenons que l'indemnité administrative prévue contractuellement.



AFRIQUE	montant versé	projets cofinancés	projets non cofinancés
Afrique Centrale			
République Centrafricaine	281.742,56		281.742,56
Congo - Brazzaville	490,00		490,00
Congo - Kinshasa	921.326,66	346.446,66	574.880,00
Gabon	16.502,16		16.502,16
Cameroun	515.366,88	495.989,98	19.376,90
Afrique Orientale			
Burundi	23.024,47		23.024,47
Ethiopie	4.245,85		4.245,85
Kenya	603.653,14	560.307,79	43.345,35
Rwanda	488.269,27	398.008,28	90.260,99
Tanzanie	37.229,00		37.229,00
Ouganda	24.765,00		24.765,00
Afrique Occidentale			
Bénin	32.838,35		32.838,35
Burkina Faso	36.303,35		36.303,35
Côte d'Ivoire	453.401,23	435.846,79	17.554,44
Mali	7.451,13		7.451,13
Sénégal	30.000,00		30.000,00
Togo	2.970,38		2.970,38
Afrique Australe			
Swaziland	79.330,00	79.330,00	
Zambie	1.078,00		1.078,00
Afrique du Sud	28.186,72		28.186,72
Océan Indien			
Madagascar	432.909,58	407.419,58	25.490,00
Total Afrique	4.021.083,73	2.723.349,08	1.297.734,65

AMÉRIQUE	montant versé	projets cofinancés	projets non cofinancés
Amérique du Nord			
Mexique	22.829,00		22.829,00
Amérique Andine			
Bolivie	354.347,08	338.132,98	16.214,10
Chili	33.766,72		33.766,72
Colombie	784.613,46	784.613,46	
Equateur	448.267,66	436.719,39	11.548,27
Pérou	411.578,79	389.034,07	22.544,72
Amérique Centrale			
Guatemala	19.830,05		19.830,05
Nicaragua	10.000,00		10.000,00
Grandes Antilles			
République dominicaine	18.314,81	18.314,81	
Haïti	143.884,86		143.884,86
Amérique du Sud			
Brésil	33.614,50		33.614,50
Total Amérique	2.281.046,93	1.986.644,76	294.402,1

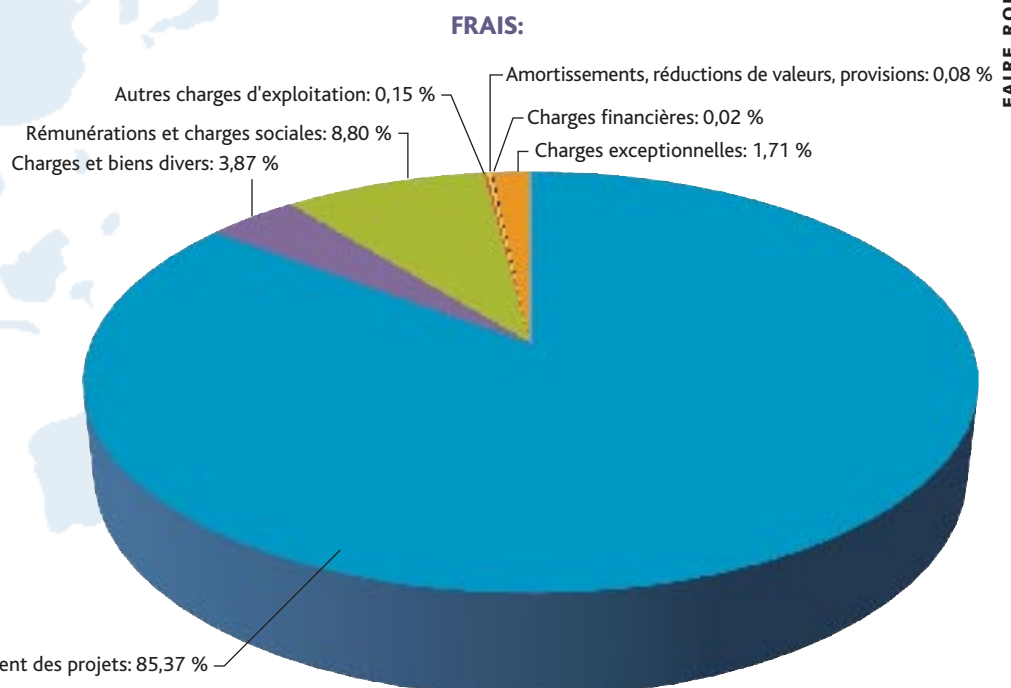
ASIE	montant versé	projets cofinancés	projets non cofinancés
Moyen-Orient			
Liban	10.056,60		10.056,60
Inde et périphérie			
Bangladesh	2.912,36		2.912,36
Inde	1.945.177,09	1.517.194,44	427.982,65
Népal	5.114,50		5.114,50
Pakistan	18.529,50		18.529,50
Péninsule Indochinoise			
Cambodge	56.050,00		56.050,00
Vietnam	10.000,00		10.000,00
Asie du Sud-Est Insulaire			
Philippines	228.310,67		228.310,67
Timor Oriental	1.362,20		1.362,20
Total Asie	2.277.512,92	1.517.194,44	760.318,48

TOTAL	8.579.643,58	6.227.188,28	2.352.455,30
--------------	---------------------	---------------------	---------------------

Pour plus d'informations, consultez notre site web www.dmos-comide.org sous la rubrique "Organisation: Financement". Vous y trouverez d'autres chiffres détaillés sur notre comptabilité générale. Nos chiffres peuvent également être consultés sur www.donorinfo.be et le seront bientôt sur www.ngo-openboek.be

Vous souhaitez de plus amples informations? Adressez-vous aux soussignés.
 Vous désirez faire un legs ou un legs en duo? Prenez contact avec notre président Omer Bossuyt.
 Pour votre soutien au Sud, merci d'avance!

• Jan DE BROECK et
 Peter GOOSSENS



FAIRE ROUTE ENSEMBLE | 2/2011

DMOS-COMIDE a à coeur de vous informer en toute transparence sur l'affectation des fonds.

COMMENT RÉPONDRE À LA VIOLENCE ET À LA MISÈRE EN COLOMBIE?



Un total de 7.500 jeunes, hommes et femmes, ont été formés dans un des multiples métiers proposés dans les centres

La Colombie, avec ses 45 millions d'habitants, est le troisième pays le plus peuplé de l'Amérique du Sud (après le Brésil et le Mexique). Ce pays est malheureusement très connu par ses problèmes concernant les actes de violence qui s'y déroulent. Très régulièrement, les nouvelles publiées nous parvenant sont dramatiques. En voici quelques unes datées du début du mois d'avril 2011: "5 personnes meurent criblées de balles à Medellin"; "Le président colombien, Juan Manuel Santos, a 11 jours pour décider l'extradition Walid Makled soupçonné de trafic de drogue"; "La garde indigène PAECES libère un jeune homme de 20 ans, séquestré depuis 8 mois par les FARC"; "L'université Javeriana de Bogotá met au point un robot capable de détecter des mines anti-personnelles" (source : www.elmundo.es).

En plus de ce contexte violent, la Colombie doit faire face aussi aux récents dégâts causés par les pluies intenses qui, en 2010, ont causé des centaines de morts et plus de deux millions de personnes sinistrées par les inondations.

Voilà, en quelques mots, quel est le contexte colombien dans lequel travaillent les partenaires salésiens de notre ONG, DMOS-COMIDE. Un des motifs de notre présence en Colombie est de faire face à la misère par le développement de projets visant la formation professionnelle et technique des jeunes, exclus du système éducatif formel et vivant dans des conditions de pauvreté extrême.

Actuellement, DMOS-COMIDE a en Colombie deux Programmes qui regroupent des centres de formation situés dans plusieurs villes: Armenia, Barranquilla, Buenaventura, Condotó, Ibagué, Medellin, Bogotá, Cali, Bogotá, La Holanda et Valsalica. Notons que l'année passée nous étions présents aussi à Medellin, Cartagena et Popayán. Si nous avons décidé de nous retirer de ces Centres c'est parce que leur niveau d'autonomie s'est fortement amélioré et pour nous concentrer davantage sur le renforcement des capacités des autres centres et les accompagner leur autonomie.

"Nos partenaires salésiens ne se contentent pas de donner une formation technique aux jeunes. Les responsables des centres se sont engagés également à aider les élèves sortants à trouver un travail."

Il serait bien trop long de décrire la situation et les activités réalisées dans chacun des centres que DMOS-COMIDE et le Gouvernement belge cofinancent en Colombie. Voici seulement quelques chiffres significatifs qui peuvent donner une idée des résultats atteints en 2010. Pour l'ensemble des deux programmes, un total de 7.500 jeunes, hommes et femmes, ont été formés dans un des multiples métiers proposés dans les centres; comme par exemple: la boulangerie, la mécanique-auto, l'électricité, l'agriculture, le secrétariat, l'informatique, la soudure, la confection textile, les arts graphiques et la gestion de micro-entreprises. Ces formations sont nombreuses et diversifiées car elles sont adaptées à la scolarité des jeunes et au marché de l'emploi de chaque ville et région.

Mais nos partenaires salésiens ne se contentent pas de donner une formation technique aux jeunes. Les responsables des centres se sont engagés également à aider les élèves sortants à trouver un travail. C'est ainsi que dans chaque centre, un service d'insertion au travail a été créé. Les résultats sont, qu'en 2010, on a réussi à intégrer au moins 2.000 jeunes dans une entreprise. Les jeunes issus des centres de Don Bosco qui commencent à travailler dans une entreprise, sont particulièrement appréciés par leurs employeurs. En effet, en plus de leurs excellentes connaissances professionnelles, les jeunes ont des qualités telles que la ponctualité, le respect et l'honnêteté. Valeurs primordiales que les salésiens mettent en avant pour que les bénéficiaires des programmes aient un maximum de chances de réussir leur vie, tant professionnelle que familiale.

"Dans ce contexte de pauvreté et de misère, tous les jeunes vivent dans l'incertitude et l'instabilité, aussi bien économique que familiale."

Il est intéressant aussi d'indiquer quelle est l'approche appliquée dans les centres. Les salésiens colombiens la résument en 6 mots : *Saber Hacer, Saber Ser et Saber Saber* (Savoir Faire, Savoir Etre et Savoir Savoir). Le premier concept *Saber Hacer* implique que le jeune formé doit bien connaître son métier; le deuxième *Saber Ser* se réfère à la qualité de l'attitude du travailleur face aux autres; et le troisième *Saber Saber* indique que les jeunes formés font preuve de créativité et sont aptes à faire progresser leur entreprise, la société et leur famille.

Mais d'où viennent les jeunes formés dans ces centres salésiens? Ici nous décrivons brièvement ceux du *Juan Bosco Obrero* situé à Ciudad Bolívar (Bogotá). Cette localité de 630 mille habitants recensés, abrite très probablement un million de personnes appartenant aux couches sociales les plus pauvres du pays. Une grande partie sont des familles et des mères célibataires ou des veuves qui ont fui la violence des combats entre l'armée et les groupes armés comme les FARC. D'autres, sont tout simplement des familles ayant été obligées d'abandonner les zones rurales pour échapper à la misère. La plupart de ces personnes n'ont pas un bagage éducatif suffisant pour pouvoir obtenir un travail formel en milieu urbain. Ils rejoignent alors le marché informel du travail qui consiste par exemple à faire le ménage des autres, vendre tout et rien dans les marchés ou offrir des services divers. Après quelques années, ceux qui ont eu de la chance, ont établi chez eux une boulangerie ou une petite épicerie qui ne leur permet que de subsister car leurs revenus n'atteignent même pas le salaire minimum, revalorisé en janvier 2011 à 137 euros par mois.

Dans ce contexte de pauvreté et de misère, tous les jeunes vivent dans l'incertitude et l'instabilité, aussi bien économique que familiale. Beaucoup sont obligés de délaisser leur scolarité pour aller chercher du travail. Confrontés au vol dans les rues, au trafic des drogues, aux bandes de jeunes, aux problèmes familiaux, à l'alcoolisme des adultes et à l'indigence extrême, les jeunes ont beaucoup de difficultés pour faire le bon choix. C'est pour les aider à prendre confiance en eux-mêmes et envisager un meilleur futur, que les centres salésiens de Don Bosco proposent aux jeunes des voies qui font naître l'espoir.

La communauté éducative du Centre de Formation *Juan Bosco Obrero* a mis en place à Ciudad Bolívar un ensemble de programmes adaptés au contexte des jeunes. Par exemple, des cours de rattrapage scolaire efficaces pour les déscolarisés, une grande garderie pour les enfants



Au moins 2.000 jeunes ont trouvés un bon travail par les services de l'emploi des centres.

des jeunes mères célibataires, des éducateurs de rue pour réorienter les enfants abandonnés, des bourses pour régulariser la situation administrative des familles, un centre de santé gratuite ouvert à tous, un service juridique gratuit, des programmes de réinsertion pour ex-combattants, des activités culturelles et sportives pour les familles du quartier et pour les élèves du centre, un job-service en contact avec de nombreuses industries pour offrir des stages et des postes de travail aux élèves sortants.

Tout cela n'est possible que grâce à la solidarité, tant des ONG internationales que des instances gouvernementales colombiennes comme le SENA (Service Educatif National d'Apprentissage) ou l'Alcaldía de Bogotá. Tous ensemble, également avec les bienfaiteurs et les volontaires du Nord et du Sud, nous pouvons répondre à la violence et à la misère.

✦ Jorge PEÑARANDA

DMOS-COMIDE est l'ONG belge de Don Bosco. Nous donnons aux jeunes défavorisés les moyens de leur propre développement et celui de leur entourage en leur offrant une formation et un enseignement professionnel.

RWANDA: AU BORD DU LAC ET AU SOMMET DE LA COLLINE

Ce 5 juillet 2011, les jeunes du Centre de Petit Hornu et leurs accompagnateurs vont partir au Rwanda pour réaliser deux camps chantiers pendant six semaines. Le partenariat entre le centre de Jeunes Don Bosco et le Rwanda est déjà une longue histoire.

Elle a commencé en 1988 pour célébrer le centième anniversaire de la mort de Don Bosco. À un rythme de tous les deux ans, ce sera le douzième voyage.

Les projets de construction réalisés ont été multiples et diversifiés: des classes, une route, des ponts, des salles, des églises, des maisons ... selon les besoins des communautés qui nous accueillent. A travers ces chantiers, les richesses relationnelles ont été encore plus nombreuses. Elles sont plus difficiles à exprimer car elles habitent d'abord dans les esprits et dans les cœurs.

Les responsables qui nous accueillent là-bas sont des personnes sûres et passionnées qui assurent la durabilité des projets, mais qui surtout croient dans les jeunes et dans les échanges au-delà des différences. Le père Danko, salésien d'origine Croate et économiste provincial, est un fidèle du premier accueil. Thérèse, coopératrice salésienne, a participé au camp de 1995, juste après le génocide; elle est maintenant volontaire au Rwanda, en permanence depuis dix ans. Ces deux-là sont la cheville ouvrière des "chantiers salésiens" qui se sont déroulés en plusieurs endroits, mais qui se sont maintenant fixés au bord du lac Muhazi. Un premier groupe d'Hornu y sera accueilli pour un cinquième camp consécutif.

~~~~~  
**"Nos contacts au Rwanda sont des personnes passionnées qui assurent la durabilité des projets, mais qui surtout croient dans les jeunes."**  
 ~~~~~



Les projets de Construction réalisés ont été diversifiés: des classe, une route, des ponts, des salles, ...

André Lerusse et Jean Marie Dussart, prêtres belges envoyés en missions par leurs diocèses, ont été les organisateurs des chantiers dans le diocèse de Kabgayi. Pendant de longues années, les hautes collines de la région de Kanyansa et Ntarabana ont été le théâtre de nos aventures sous l'œil toujours brun du fleuve Niabarongo. Lorsqu'André et Jean Marie, les "padri", comme on les appelle là-bas, ont quitté le Rwanda, c'est le *padri* Jean Bosco qui a pris le relais. En 1988, celui-ci alors séminariste nous avait rendu une courte visite au chantier de Nyagatovu. Depuis 1995, la collaboration s'est faite plus intense jusqu'à devenir une amitié profonde d'abord à Ntarabana. Le second groupe d'Hornu ira à Mugina pour la quatrième fois consécutive.

Revenir plusieurs fois au même endroit permet de vivre une tranche d'histoire et d'approfondir les relations. Lorsque le père Danko et Thérèse nous ont invités au bord du lac pour la première fois, ils terminaient juste de rénover le bâtiment qui allait nous loger. Le génocide et la guerre de 1994 avaient pratiquement réduit à l'état de ruine le bâtiment qui accueillait jadis les salésiens qui avaient besoin d'un peu de calme et de repos. Les environs étaient très pauvres, proches de la misère. C'était le bout de la piste, un coin oublié, car le lac ne pouvait se franchir qu'en pirogue. Et puis les gens se sont mobilisés, les habitants du coin se sont sentis renaître, les bâtiments se sont élevés, une vraie communauté a grandi. Le Centre de jeunes de Gatenga, dans la banlieue de Kigali, a été la colonne vertébrale de cette transformation. La maison est devenue un lieu de chantier, puis un centre pour accueillir des groupes en retraite ou en vacances, une école s'est dressée pour former les jeunes de la région aux métiers de la cuisine, de la couture, de la maçonnerie, de l'élevage. Un centre d'alphabétisation, une bibliothèque, des jeux et des animations pour les enfants vivent à un rythme soutenu. Une communauté de "petites sœurs des pauvres" est venue y mettre un supplément d'âme tout en organisant l'école. Quel bonheur de participer à l'aventure de la maison Muhazi!

"L'intuition pédagogique est que la confrontation à une pauvreté d'un autre genre permet de relativiser les choses, mais surtout, le service utile est une richesse qui fait grandir."

Lorsque nous sommes arrivés pour la première fois à la paroisse de Mugina, le sommet de la colline témoignait des blessures du génocide encore ouvertes malgré plus de dix années écoulées. Près de quarante milles personnes avaient été massacrées dans et autour de l'église. Il subsistait une peur obscure de reconstruire la vie dans un lieu où avaient régné la mort et la haine extrêmes. A travers le chemin de réconciliation vécu entre autre grâce aux gaçaças, nous avons vu revenir la vie, l'espoir. Les bâtiments de

la paroisse ont été rénovés, reconstruits, et ils se sont développés. Un mémorial contenant les dépouilles des victimes du génocide a été érigé et invite ceux qui passent à travailler pour qu'il n'y ait "plus jamais ça".

Chaque année, lorsque nous quittons le Rwanda, nous ne savons pas si nous y reviendrons deux ans plus tard. Mais le père Danko, Thérèse et padri Jean Bosco, en se faisant le relais des communautés qui nous accueillent, se font tellement convaincants que nous y retournons à chaque fois. La présence des enfants, surtout des plus petits, est pour eux le témoin d'une solidarité qui permet à la vie de renaître, de grandir, de s'épanouir. Cette année, le plus jeune est haut de quatre ans. Il accompagnera ses trois frères, les sept autres jeunes et les huit adultes dans une nouvelle aventure. Certainement qu'il reviendra, comme chacun, avec des yeux renouvelés.

Car la particularité de ces jeunes belges est qu'ils sont "pauvres" à leur façon: retirés momentanément de leurs familles et confiés par les services de protection de la jeunesse à la maison d'éducation de Hornu, animée par les salésiens. L'intuition pédagogique est que la confrontation à une pauvreté d'un autre genre permet de relativiser les choses, mais surtout, le service utile est une richesse qui fait grandir.

◆ Pierre DESSY, salésien

Les populations locales ont retroussé leurs manches poignarder leurs communautés à nouveau.



DMOS-COMIDE veut donner aux jeunes défavorisés les moyens de développer leur potentiel sous-exploité et d'aiguiser leurs aptitudes sociales.

"ILS M'ONT APPELÉ MUKUBWA YAN (GRAND FRÈRE YAN)"

Certaines de ces filles sont considérées comme sorcier et émis après la mort d'un parent.



Depuis 2007, grâce à DMOS-COMIDE, une cinquantaine de personnes ont déjà pu concrétiser leur solidarité en s'engageant dans le Sud. Nous voulons faire profiter les lecteurs de Faire Route Ensemble de leur expérience et de leurs impressions. Aujourd'hui, c'est au tour de Jan Sas. Il a séjourné cinq mois au Congo, où il a travaillé entre autres comme infirmier dans la polyclinique de Mokambo.

"Voilà ce qui me manque aujourd'hui. L'hospitalité, les rires, la joie de vivre,"

Cinq mois à Lubumbashi, au Congo. Trois week-ends de préparation organisés par *Via Don Bosco* m'ont permis de me faire une idée précise de ce qui m'attendait, ce qui a eu pour effet d'attiser mon impatience. La véritable aventure ne commence toutefois que lorsque l'avion cahotant s'immobilise à Lubumbashi. Je me retrouve en fait dans un petit aéroport délabré, où je suis dévisagé par un portrait grandeur nature de Kabila senior. Une image de prospérité, de richesse, de guerre et de pauvreté qui me poursuivra régulièrement au cours de mon séjour ...

Je devais passer tout mon séjour chez Les filles de Marie Auxilliatrice, les sœurs de Don Bosco. Sœur Rosa m'attend et me guide à travers la jungle administrative. L'endroit par excellence où les tampons dictent leurs lois aux hommes. Parfois, il arrive même que ces tampons coûtent dix dollars. Payer des "suppléments", encore une chose qui allait revenir pendant mon voyage.

Je suis infirmier et au départ, je devais travailler quatre mois dans la polyclinique de Mokambo.

En attendant, sœur Rosa m'emmène à la maison Laura Vicuña, un foyer d'accueil pour filles de la rue et orphelines. Finalement, en raison des circonstances, j'allais y rester six semaines. Quel bonheur de vivre avec 30 enfants joyeux, enthousiastes, ayant la musique et le rythme dans la peau, et débordant de vie.

J'ai été touché par leur caractère fort et parfois dur. Les châtiments corporels ne sont jamais loin et les jeunes doivent toujours écouter leurs aînés. J'ai essayé de donner cours, mais ils étaient davantage intéressés par les petits films de danse et autres que je leur montrais sur mon ordinateur portable. J'ai profité de l'occasion pour danser beaucoup avec eux et leur apprendre *We are the children of USA for Africa*. En y repensant, j'ai la chair de poule ...

Chaque fille a sa propre histoire. Certaines d'entre elles sont des enfants de la guerre, d'autres sont considérées comme des sorcières et chassées après la mort d'un membre de la famille, parfois c'est encore pire ...

Je me suis souvent fâché à propos d'une culture que je ne voulais ou ne pouvais pas comprendre. D'autant plus en sachant que dans cette situation de jeune femme et paria (car c'est comme ça qu'on les considère), leurs chances d'accéder au bonheur étaient minces. Je me suis promis que je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour y remédier.

Une promesse que je tiens toujours.



"Lorsque je regarde une carte, une petite partie du Congo a un visage."



Après un mois et demi de danses, de chants et de disputes animées, mon séjour a brusquement pris fin. Les sœurs de Mokambo sont venues me chercher. Il a fallu que je dise adieu à "mes" enfants, ce qui n'a pas été facile, pour entamer mon travail d'infirmier. S'en est suivi un trajet de quatre heures, dans une jeep chargée à ras-bord, sur ce qui était autrefois une route. Malgré la fatigue à l'arrivée, je suis tout de suite allé à une fête scolaire. Ce ne serait pas la dernière. S'il y a une chose qu'ils savent faire ici, c'est bien la fête. On ne manque jamais une occasion de danser. C'est super. Pendant toutes ces fêtes, je me suis souvent retrouvé dans le rôle du photographe de service, et croyez-moi, tout le monde veut être autant que possible devant l'objectif. Tout à coup ce sont tous des modèles, prenant la plus belle pose et arborant le plus grand sourire.

Mon travail d'infirmier consistait essentiellement à prescrire des médicaments et à faire des piqûres. Ils croient qu'avec une piqûre, ils guériront mieux et plus rapidement.

Une fois encore, avec mon regard occidental, j'avais du mal à comprendre la situation. En effet, là-bas, les médicaments sont en vente libre, même les antibiotiques puissants. Lorsque les enfants sont malades, ils ont souvent recours à l'automédication. Généralement, cela n'aide pas, parfois cela aggrave même les choses.

Les consultations ne sont pas tellement mieux, car il m'est souvent arrivé de voir un infirmier prescrire, pour un syndrome déterminé, aussi bien des antibiotiques, qu'un antipaludique, un vermifuge et un sirop pour la toux. Et bien sûr la piqûre habituelle de vitamine C.

Sans compter les sorciers. Pour le traitement du SIDA, qui reste un grand tabou, presque personne n'a d'argent, mais cela ne les empêche pas de payer un féticheur, même si c'est plus cher. Les malades veulent savoir qui les a rendus si malades. Heureusement tout n'est pas noir. Ainsi, j'ai assisté et participé à mon premier accouchement. La mère a baptisé son fils d'après mon nom, Yannick. Un sentiment indescriptible. J'ai aussi reçu une demande en mariage, parce que je suis tellement aimable. Elle m'a été adressée par une fille de quatorze ans, ce qui au Congo est tout à fait normal. Dans un village tel que Mokambo, certaines filles sont déjà mariées à cet âge et ont un enfant.

Quelle joie aussi de faire une promenade à travers les hautes herbes et

la savane à destination d'un grand rocher pour admirer un coucher de soleil magique.

Après un mois, je suis retourné brièvement à Lubumbashi, pour y fêter mon 26ème anniversaire avec les orphelines. Mon plus bel anniversaire jusqu'ici. Quelques jours plus tard, j'ai poursuivi ma route jusqu'à Kafubu, la dernière halte de mon séjour.

Kafubu est connu pour son internat qui accueille 350 élèves. Je devais tout préparer pour la nouvelle année scolaire. Il y a là-bas une grande polyclinique qui comprend une salle d'opération flambant neuve. Elle allait être inaugurée à la fin de mon séjour. J'allais

également assister à la première opération.

Ces deux derniers mois ont été les plus variés de mon séjour au Congo. J'ai davantage organisé des plaines de jeux qu'exercé ma fonction d'infirmier. On a également fait appel à moi en tant que secrétaire, peintre, enseignant, plongeur, comique, musicien, sportif, conseiller, comptable et concierge.

On m'appelait *Mukubwa Yan* (grand frère Yan) parce que je n'aimais pas qu'on m'appelle *muzungu* (blanc). Au cours d'une répétition de chorale, alors que le chef de chœur appelait les filles à continuer de chanter au lieu de fixer le *muzungu*, l'une d'entre elles a répondu : "Ce n'est pas un *muzungu*, c'est *Mukubwa Yan*." Il n'en fallait pas plus pour que naisse sur mon visage un large sourire et que je ne l'oublie plus jamais.

D'ailleurs, les filles savaient très bien comment me charmer, dans l'espoir que je les emmènerais. Parfois, ça me touchait vraiment. Les derniers jours, lorsque j'ai parlé de mon départ, Hildegarde (15 ans) s'est mise à chanter : "Si tu t'en vas, je n'aimerai plus jamais ... C'est ma plus belle histoire d'amour." Evidemment, quand on entend ça, on n'a plus jamais envie de partir.

Voilà ce qui me manque aujourd'hui. L'hospitalité, les rires, la joie de vivre. Les jeunes sœurs qui me poussaient à entamer les prières et à chanter. Les chemins et les virages, et le sentiment qu'après chaque virage, une nouvelle aventure attendait.

J'ai vu beaucoup de choses, certaines magnifiques, d'autres abominables. Je ne sais pas si ça m'a rendu plus sage ou si mon regard a changé. J'y ai en tout cas laissé mon cœur. Je ne suis peut-être pas devenu plus fort, mais je suis devenu plus riche.

Lorsque je regarde une carte, une petite partie du Congo a un visage. Une petite partie où j'ai laissé mon empreinte. J'espère qu'elle n'était pas juste celle d'un *muzungu* de plus, que j'ai fait la différence, aussi petite soit-elle, et que mon souvenir fait encore naître un sourire sur leur visage de temps en temps.

Une chose est sûre: ce n'était pas mon dernier séjour là-bas.

♦♦ Jan SAS

Bénévolat dans le Sud

Si l'envie vous démanche de partir en Afrique, en Inde ou en Amérique du Sud pour une période d'au moins six mois, naviguez sur www.dmos-comide.org.

TOUBA: ISOLÉ DU MONDE

Octobre 2010: la nuit tombe sur Touba, un trou perdu au cœur de la brousse malienne. Le village compte 1600 habitants, disséminés sur une vaste superficie. La grande majorité d'entre eux sont agriculteurs.

Notre lieu d'atterrissage, Bamako, se trouve à 490 km d'ici. Pour arriver à Touba, nous devons faire 80 km de "piste". Il s'agit d'une route de sable rouge, si on peut parler de "route". Elle nous mène en ballottant d'une termitière à un baobab et c'est un miracle que Sœur Geneviève parvienne à s'orienter. A la mission, il n'y a ni électricité, ni réseau. Un petit bâtiment pour les quatre sœurs salésiennes abrite une cuisine, un salon et quelques chambres à coucher. Un peu plus loin se trouve le foyer, une école d'alphabétisation et un atelier de coupe et de couture. Les cours débutent en décembre. En ce moment, c'est la saison des moissons et toute la famille doit donner un coup de main. Le dispensaire et la maternité se trouvent à côté. En 2008-2009, nous avons monté une action de parrainage et récolté 31.285,44 euros; cette somme a permis de construire un château d'eau équipé d'un panneau solaire, pour la maternité. Les infrastructures ont été sensiblement améliorées.

Il règne ici une délicieuse tranquillité. Abstraction faite des centaines d'insectes qui tournoient autour de moi. Sœur Geneviève est atteinte de la malaria et est alitée. Or, elle est le seul chauffeur. Le projet d'aller faire un tour avec nous tombe donc à l'eau. Nous nous mettons à réparer et recouvrir des manuels. Accompagnés de Sœur Lucie, nous parcourons tout le village et visitons de nombreuses familles. Nous sommes frappés par la chaleur de l'hospitalité. Au centre d'une place entourée de murs avec quelques huttes, quatre générations d'habitants nous accueillent au milieu des poules, chèvres et pintades. Hilarité, quand Theodore m'offre en cadeau une poule vivante. Jean-Felix, le cuisinier, sait ce qu'il y aura au menu.

Les enfants du village nous associent rapidement aux friandises et aux casquettes. Aujourd'hui, à Touba, ils font de la publicité pour des banques européennes.

Le samedi, ils viennent faire des petits travaux domestiques chez les Sœurs en échange des frais de scolarité.



Les membres de la Cellule d'animation avec quelques sœurs à Touba.



A Touba, un village au Mali, il ya une école pour l'alphabétisation. Il ya aussi la formation suivie à coudre.

Sœur Jacqueline est responsable du foyer. C'est là que logent les filles des villages voisins qui fréquentent l'école salésienne. Nous les avons vues créer des coiffures élégantes et avec elles, nous avons chanté et pilé des céréales. Elles font ça pendant des heures: décortiquer, rincer abondamment et moudre le reste en farine. Les jeunes nous ont montré les paumes de leurs mains pleines de durillons.

Le premier novembre, nous avons assisté avec les villageois à la messe de remerciement pour la bonne récolte. Toutes sortes de céréales ont été données en offrande.

A la Toussaint, nous sommes allés au cimetière: une grande place avec ici et là une pierre plate posée par terre. Un service a été célébré au milieu de tous ces défunts.

Nous avons également assisté à la célébration du 125e anniversaire de la congrégation des "Sœurs de Charité de Jésus et Marie". La réception s'est déroulée dans une salle étouffante, et on nous a servi des cacahuètes et des chips aux crevettes. Sœur Damiana nous a appris à aspirer dans un sachet en plastique du jus de mangue en train de décongeler.

Nous avons beaucoup de respect pour ces Sœurs qui, coupées du monde, se dévouent jour après jour pour les habitants de l'un des pays les plus pauvres de la planète.

Chez moi, un magnifique tissu coloré réalisé par le tisserand local orne la table du salon, une "brosse africaine" décore la porte et les Calebasses peintes sont accrochées au mur. Ce sont quelques souvenirs du Mali, mais la plupart sont gravés dans ma mémoire et dans mon cœur!

❖ Miet PROVOOST

DMOS-COMIDE DEVIENT ... VIA Don Bosco

2011 fera date dans l'histoire de DMOS-COMIDE, l'ONG de Don Bosco, puisqu'elle change de nom. Après plus de 40 ans d'existence sous le nom DMOS-COMIDE, l'ONG sera rebaptisée VIA Don Bosco à partir de novembre 2011. Le temps ne s'arrête pas, et cela vaut également pour la coopération au développement. Avec ce nouveau nom, nous souhaitons donner une identité propre aux évolutions au sein de notre ONG.

On ne change pas de nom du jour au lendemain. C'est le résultat d'un long processus de réflexion. En effet, les défis n'étaient pas négligeables. Nous devons trouver un nom qui sonne bien à la fois en néerlandais et

en français, et qui soit également clair pour tous nos partenaires dans le Sud. Un nom qui exprime la solidarité entre le Nord et le Sud, et qui confirme le lien avec la grande famille de Don Bosco. En effet, le projet pédagogique de Don Bosco reste la pierre angulaire de notre fonctionnement, la vision et les valeurs de Don Bosco étant les forces motrices de notre ONG.

Notre nom change, mais pas notre fonctionnement. Notre devise: "*Let's develop our future*". Les jeunes sont notre avenir, et nous en sommes responsables, ensemble. VIA Don Bosco veut y contribuer, tant dans le Nord que dans le Sud. Nous continuons à nous investir

dans le développement personnel des jeunes vulnérables et exclus, et le développement de leur milieu de vie direct.

Simultanément, VIA Don Bosco veut jeter un pont et faciliter les échanges entre les jeunes du Sud et du Nord.

Notez déjà le 26 novembre dans votre agenda, date à laquelle notre changement de nom sera officiellement annoncé lors de notre journée de rencontre.



VIA
Don Bosco



Revue trimestrielle,
Editeur responsable:

Année 19, n° 2
Omer Bossuyt
Bd Léopold II 195 B 1080 Bruxelles
Tél.: (02) 427 47 20 fax (02) 425 90 31
E-mail: info@dmos-comide.org
Internet: www.dmos-comide.org
Compte bancaire: 435-8034101-59
IBAN : BE84 4358 0341 0159
BIC : KREDBEBB



FAIRE ROUTE ENSEMBLE

REDACTEUR EN CHEF: Luk Delft / **REDACTEUR FINAL:** Yannick Guldentops, Jean-François Meurs / **RÉDACTION:** Françoise Léonard, Marc Van Laere, Jorge Peñaranda, Jan Sas, Maud Seghers, Luk Delft, Jan De Broeck, Peter Goossens, Frits Vandecasteele en Miet Provoost, Pierre Dessy / **GESTION DES ADRESSES:** Jan De Broeck et Peter Goossens / **LAY-OUT:** Anderz, Evergem / **IMPRIMERIE:** Geers Offset, Oostakker / **EDITION NEERLANDOPHONE:** 'Samen op Weg' / **PROCHAINE EDITION:** troisième trimestre 2011 / **Toutes les personnes qui désirent recevoir cette revue, peuvent en faire la demande à: DMOS-COMIDE, Boulevard Léopold II 195 à 1080 Bruxelles. Tél. (02) 427 47 20. Email: dmos.comide@skynet.be**

Suivant les dispositions de la loi du 8 décembre 1992 concernant la protection de la vie privée, vos coordonnées sont insérées dans notre fichier d'adresses. Nous les utilisons uniquement pour la publication d'informations relatives à nos activités. Vous avez pleinement le droit de consulter notre fichier et d'y corriger vos coordonnées.



www.kbc.be



Association pour une
Ethique dans la Récolte
de Fonds

